



touché de tant de dévouement, se retourne vers ses braves et leur dit les larmes aux yeux :

— Avec vous je ne craindrais pas dix mille hommes.

Cependant, le bataillon venu de Grenoble avait rétrogradé et pris position à trois lieues de Gorp, l'Empereur se dirige de ce côté. Il trouve sur la ligne opposée un bataillon du 5^e régiment de ligne, une compagnie de mineurs, en tout cinq ou six cents hommes. Napoléon leur envoie le commandant Raoul ; les troupes refusent de l'entendre. Qu'on juge des sentiments qu'il dut éprouver en voyant ce résultat. Son escorte attendait dans la plus vive anxiété la détermination à laquelle il s'arrêterait. L'attente ne fut pas longue. Un éclair illumine les yeux de l'Empereur, et, mettant pied à terre, il marche droit au détachement, suivi de sa garde, l'arme sous le bras gauche ; et, quand il est à quelque distance des troupes qui se tiennent immobiles, et pétrifiées en quelque sorte par la présence de cet homme qui les a tant de fois menées à la victoire, il s'écrie d'une voix émue :

— Eh quoi ! mes amis, ne me reconnaissez-vous pas ? S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son ancien général, son Empereur, il le peut, me voilà !

A ces paroles, il y a un mouvement d'hésitation dans cette masse de soldats. Un bourdonnement confus circule d'abord de rang en rang ;

bientôt le bruit devient plus fort, il s'accroît, et tout à coup des centaines de voix, confondues en une seule, portent aux nues, avec l'explosion de la tempête, le cri de *Vive l'Empereur!* Alors les rangs sont ouverts, on se précipite dans les bras les uns des autres, les nouveaux venus entourent Napoléon, et se disputent l'honneur de baiser cette redingote grise qui devait un jour devenir historique.

Entre Vizille et Grenoble, un adjudant-major du 7^e de ligne vint annoncer à Napoléon que Labédoyère accourait avec son régiment à sa rencontre. En effet, on entendit bientôt de nombreuses acclamations : c'était Labédoyère et le 7^e. L'Empereur s'avança précipitamment au-devant du colonel et l'embrassa à plusieurs reprises. En même temps, il rassembla autour de lui les officiers qui venaient de se rattacher à sa cause, et, les joignant à son état-major, il tint en pleine campagne une sorte de conseil. Après quelques paroles expressives d'une sincère reconnaissance pour leur dévouement, il récapitula les progrès qu'il venait de faire, et finit par leur demander ce qu'il était convenable d'exécuter dans la situation présente.

— Entrer ce soir même à Grenoble ! s'écrie Labédoyère.

— Qu'en pensez-vous, Messieurs ? demanda Napoléon en souriant de la vivacité du colonel.

— Oui, oui, à Grenoble ! répondirent-ils tous.

— Eh bien donc à Grenoble ! s'écria Napoléon à son tour. Je vous y retiens tous à dîner pour ce soir.

On se mit en marche. Le commandant de cette place avait fait rentrer les troupes dans la ville, dont il avait ordonné que les portes fussent fermées. Les remparts étaient couverts par le 3^e régiment du génie, tous vieux soldats criblés de blessures ; par le 4^e d'artillerie de ligne, ce même régiment où Napoléon, 25 ans auparavant, avait servi en qualité de capitaine, puis les deux autres bataillons du 5^e de ligne, et les hussards du 4^e. Jamais ville assiégée n'offrit un semblable spectacle. Les assiégeants l'arme renversée, et marchant dans le désordre de la joie, approchaient des murailles en chantant. La garnison, la garde nationale, la population, répandues sur les remparts, regardèrent d'abord avec surprise ces transports. On s'était attendu à une attaque, on n'entendit que le bruit contagieux des acclamations de *Vive la France !... vive l'Empereur !... vive Grenoble !...* Que dire de plus ! Les remparts, les armes et les canons furent bientôt abandon-

nés. Le peuple et les soldats se précipitèrent aux portes : en un instant elles furent enfoncées, et Napoléon, entouré, pressé par une foule idolâtre, fit son entrée triomphale à Grenoble. Quelques moments après, les habitants, au bruit de la musique, vinrent lui apporter les débris des pcutres en disant :

— Nous n'avons pas les clefs, mais voilà les portes de la ville.

Harrassé de fatigue, Napoléon prenait en ce moment quelques rafraîchissements ; il en fit distribuer à tous ces braves gens, puis remplissant un verre :

— Mes amis, s'écria-t-il en l'élevant en l'air, à votre santé, à la prospérité de la nation !

Des houras, des trépignements de joie accueillirent ce toast de Napoléon, qui, se retournant vers son état-major lui dit avec une confiance qu'il n'avait pas encore montrée jusqu'à ce moment :

— Courage, mes compagnons ! maintenant nous sommes sûrs d'entrer à Paris.

De Grenoble, il gagna Lyon sans peine ; et, en sortant de cette dernière ville, ce fut sur Mâcon qu'il se dirigea. Il ne voulut pas descendre à la préfecture, il alla loger à l'hôtel du *Sauvage*. Il n'avait plus besoin, comme à Grenoble, d'attendre aux portes des villes : le peuple et les magistrats accouraient à sa rencontre, et se disputaient l'honneur de lui offrir les premiers leurs hommages et leurs vœux.

Le 14, de bonne heure, on arriva à Châlons ; il faisait un temps épouvantable, et cependant toute la population s'était portée hors de la ville pour voir l'Empereur quelques moments plus tôt.

Le 16, la petite armée impériale s'arrêta à Avallon. Napoléon y fut accueilli comme il l'avait été partout, c'est-à-dire au milieu de démonstration qui tenaient du délire. On se pressait, on s'étouffait pour l'apercevoir, pour l'entendre, pour lui parler. Son logement fut un instant assiégé par une foule si nombreuse et si opiniâtre, qu'il était en quelque sorte impossible aux officiers de service d'entrer ou de sortir. Les hommes qui faisaient partie de la garde nationale voulaient rester en faction du matin au soir ; les femmes les plus distinguées de la ville passaient le jour et la nuit dans les escaliers et dans les corridors pour épier son passage. Trois d'entre elles, fatiguées de s'être tenues debout toute la journée, faut de siège, demandèrent aux officiers de l'état-major la permission de s'asseoir à côté d'eux.

C'était dans une salle contiguë à la chambre de Napoléon ; on avait jeté à terre de mauvais matelas pour qu'il leur fût possible de se reposer un peu ; mais ceux-ci voulurent par galanterie chercher à leur tenir compagnie, et bientôt, épuisés de fatigue et d'émotions, ils s'endormirent profondément. Pendant ce temps, l'une d'elles s'était levée, et était allée se mettre en faction à la porte de l'Empereur ; elle fit ensuite place à une autre de ses compagnes, et toutes les trois s'acquittèrent ainsi à tour de rôle, des fonctions qu'elles avaient en quelque sorte enlevées aux officiers de Napoléon. Tout à coup les portes du cabinet s'ouvrent : c'est l'Empereur !...

Effrayées, les dames factionnaires veulent fuir ; mais la voix de Napoléon les arrête. Il les remercie en termes galants de leur généreux dévouement à sa personne ; en même temps, il s'apprête à gronder ses officiers, que sa voix réveille à grand'peine. Cependant, vaincu par les prières de ses gardiennes, et touché sans doute de la fatigue de ses compagnons, il se retire sans bruit pour les laisser dormir encore.

Le 17, il arriva à Auxerre. Là, pour la première fois, Napoléon fut reçu par un préfet. En avant de Fossard, il aperçut rangés en bataille les *dragons du régiment du roi*, qui avaient abandonné leurs officiers pour venir le joindre. Il mit pied à terre, les salua avec cette gravité qui lui seyait si bien, et leur distribua des compliments et des grades. Aucun régiment ne pouvait lui échapper : quand les officiers faisaient des façons, les soldats venaient sans eux. On le prévint, en route, que deux mille gardes du corps étaient postés dans la forêt de Fontainebleau.

Napoléon jugea cet avis peu vraisemblable, et il fallut toutes les instances de ses compagnons pour le décider à se faire accompagner par deux cents cavaliers. Jusqu'alors il n'avait eu d'autre escorte que la voiture du général Drouot, qui précédait la sienne. Deux colonels et quelques capitaines polonais galopaient aux portières. Les chevaux, les postillons et les courriers, parés de rubans tricolores et de bouquets, donnaient à ce retour un air de joie et de fête. On marcha toute la nuit : Napoléon voulait arriver à Fontainebleau à la pointe du jour. On lui fit observer qu'il serait peut-être imprudent de descendre au château ; il répondit :

— Bah ! s'il doit m'arriver quelque chose, toutes ces précautions-là n'y feront rien. Notre destinée est écrite là-haut !...

Enfin on atteignit les portes de ce palais. Napoléon, impatient, n'attendit pas qu'on l'aidât à descendre de voiture : passant la moitié du corps hors de la calèche, il tourna lui-même le bouton de la portière, l'ouvrit et sauta à terre avec la vivacité d'un jeune homme. A deux heures, le 20 mars 1815, il se mit en route pour Paris. C'était comme on sait, l'anniversaire de la naissance de son fils. Il avait voulu absolument rentrer dans la capitale sous des auspices aussi heureux ; mais retardé par la foule amassée sur son passage et par les félicitations des troupes et des généraux accourus au-devant de lui, il ne put arriver à Paris qu'à neuf heures du soir.

Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, on se précipita sur lui : mille bras l'enlevèrent en triomphe. Rien n'était plus touchant que la réunion confuse de cette foule d'officiers et de généraux qui s'étaient précipités dans la cour des Tuileries, sur les pas de Napoléon.

Ils oubliaient la majesté du lieu pour s'abandonner sans contrainte au besoin d'épancher leur joie et leur bonheur.

L'Empereur était dans le ravissement. Jamais on ne le vit aussi prodigue de marques d'amitié. Ses discours se ressentaient de l'agitation de son cœur ; les mêmes mots lui revenaient sans cesse à la bouche ; mais, malgré son trouble extrême, il savait encore trouver des paroles de reconnaissance pour chacun. Ce fut encore une bien heureuse soirée que celle-là : soirée d'espoir, de bonheur et de paix ; soirée où l'on forma de nobles projets, où l'avenir se colora d'un riant azur !...

Mais alors, pourquoi donc, lorsque cette foule bourdonnante se fut écoulée, et que le palais eut retrouvé un peu de calme après les émotions de cette impérissable journée, pourquoi donc, disons-nous, l'Empereur, le corps penché sur la balustrade d'une des fenêtres de la salle du trône, avait-il un visage si pensif et des regards si rêveurs ?... C'est, sans doute, parce que, à côté de l'extrême joie, Dieu a placé de vagues pressentiments pour rappeler à l'homme que tout bonheur ici-bas est éphémère, et avertir Napoléon par une lointaine intuition, que la pourpre de Tuileries était voisine de la tombe de Saint-Hélène.

Bataille de Waterloo.

Aux premiers moments de son retour, Napoléon avait espéré que les souverains coalisés écouterait de pacifiques négociations. Il fut promptement détrompé. Le congrès de Vienne publia une déclaration violente qui le mettait hors la loi des nations : on était résolu de le poursuivre à outrance ; toute l'Europe arma de nouveau contre un seul homme ; les négociateurs envoyés par l'Empereur ne purent franchir les frontières. C'était un duel à mort ; Napoléon s'y préparait.

Il lui fallut de prodigieux efforts pour composer rapidement une armée ; rien n'était prêt, et l'on avait besoin de prendre l'initiative avant que les masses des alliés ne fussent toutes réunies.

Déjà une armée anglo-hollandaise, commandée par Wellington, était campée en Belgique. Elle comptait 102,500 hommes et 258 pièces de canon. A quelques lieues de distance était une armée prussienne conduite par Blücher, forte de 133,400 hommes avec 300 bouches à feu. Son quartier-général était à Namur, celui des Anglais à Bruxelles.

Pour combattre ces deux armées, Napoléon n'avait que 115,500 hommes et 350 pièces de canon. La moitié de son armée se composait de vieux soldats éprouvés, l'autre moitié de conscrits, mais pleins d'ardeur et de résolution. Malheureusement, l'Empereur, entraîné par de vieilles habitudes, avait confié les commandements principaux à des hommes amoindris à leurs propres yeux par des faiblesses ré-

centes, ayant à rougir devant lui, et manquant de l'énergie que donne une conscience nette. Soult était major-général de l'armée ; Ney commandait l'aile gauche. Beaucoup de généraux qui, peu de jours auparavant, faisaient grand bruit de leur dévouement aux Bourbons, étaient à la tête des divisions, entr'autres l'ancien chef de chouans, Bourmont. Le ministre de la guerre, Davoust, avait durement repoussé ses offres de service. Mais le général Gérard, confiant en lui, avait sollicité en sa faveur Napoléon lui-même. « J'en réponds, dit-il, sur ma tête. »

L'Empereur était le 13 à Avesnes : un ordre du jour déterminait les mouvements et la position de l'armée pour le 14, et indiqua Charleroi comme but des opérations. Le plus grand secret était recommandé aux généraux sur les dispositions de cet ordre du jour.

On allait se trouver, en effet, au milieu des cantonnements de l'ennemi, sans qu'il fût encore informé du mouvement de l'armée française. C'était sur Blücher que devaient porter les premiers coups : les Prussiens surpris allaient être écrasés, sans pouvoir se défendre, lorsque, le 15 au matin, Bourmont, qui marchait à l'avant-garde, se détachant tout-à-coup de sa division, courut rapidement vers les avant-postes prussiens et se fit conduire au quartier-général de Blücher.

Son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Clouet, un autre officier d'état-major, le chef d'escadron Villoutreys, et trois aides-de-camp l'accompagnaient. Cette infâme désertion révélait à Blücher l'approche des Français : il avait vingt-quatre heures pour prendre ses mesures. Bourmont venait de sauver les Prussiens et de préparer les désastres de l'armée française.

Cette journée, si odieusement inaugurée par la trahison, fut néanmoins glorieuse pour les armes Françaises.

La Sambre fut traversée à Marchiennes, à Charleroi et au Châtelet, malgré les efforts du général prussien Ziéthien qui gardait ces trois passages avec trente-deux mille combattants.

Ce premier succès était important : Napoléon se trouvait placé entre les quartiers-généraux de Blücher et de Wellington, et avait percé leur ligne à son point de jonction. Il ne restait plus qu'à contenir les Anglais qui pouvaient venir de Bruxelles. Ney fut chargé de se porter avec quarante-cinq mille hommes sur le chemin des



Quatre-Bras : c'était le point d'intersection des routes de Bruxelles et de Namur.

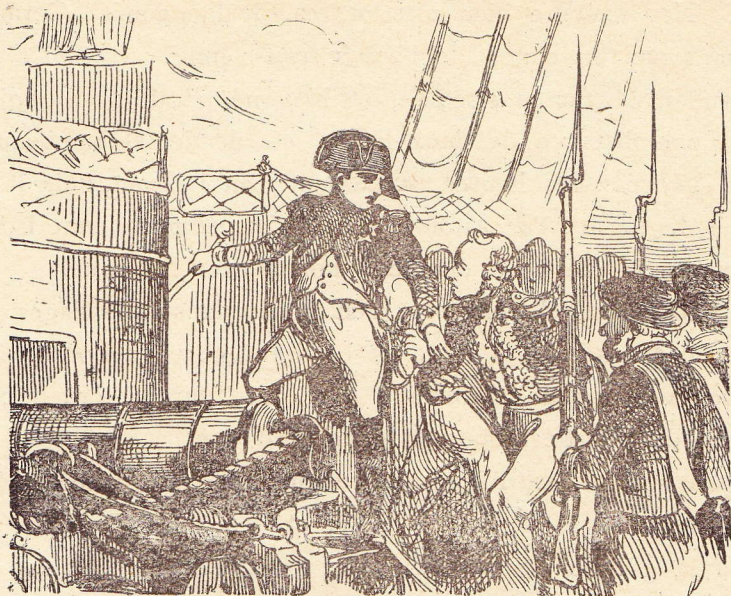
Il recevait cet ordre à trois heures de l'après-midi, et promettait d'être aux Quatre-Bras deux heures après.

Il pouvait y être en effet, et cette importante position, gardée seulement par une brigade de troupes belges, aurait été enlevée sans tirer un seul coup de fusil. La facilité même de l'exécution empêcha le maréchal de se presser ; toute la journée se passa en vains retards ; Ney remit son mouvement au lendemain.

Le lendemain, quelques troupes avaient renforcé la brigade belge ; Ney n'avait avec lui que trois divisions ; il ne voulut pas les compromettre et envoya aux corps qui se trouvaient en arrière l'ordre d'accourir.

Il pouvait cependant facilement enlever la position, les ennemis n'avaient que huit mille hommes ; on se contenta de les faire attaquer par des tirailleurs. Les choses restèrent en cet état jusqu'à trois heures. Mais alors, de nombreuses colonnes se présentaient par la route de Bruxelles, Wellington, averti, durant la nuit, de l'arrivée des Français, avait ordonné à toutes ses troupes de se concentrer aux Quatre-Bras.

Il y était arrivé lui-même vers deux heures, pressant la marche de ses soldats et expédiant des officiers dans toutes les directions ;



à quatre heures, Ney avait devant lui cinquante mille hommes; il en comptait à peine autour de lui vingt mille.

Mais les périls et les difficultés ramenèrent son énergie. Attaquant avec fureur l'ennemi, il le repousse, et croit tenir la victoire, lorsque de nouvelles divisions anglaises se montrent et donnent à Wellington une supériorité marquée. Le maréchal lutta vainement toute la journée contre des forces trois fois plus nombreuses que les siennes : l'héroïsme de ses troupes ne put réparer le mal produit par de funestes retards.

Cette faute, en effet, devait avoir un influence prodigieuse sur le succès de la campagne. Dans la même journée, Napoléon avait rencontré près de Fleurus, entre Saint-Amand et Sombref l'armée de Blücher forte de 95.000 hommes rangés en bataille et faisant face à la Sambre.

Il n'avait avec lui que 60,000 combattants; mais le maréchal Ney était à portée; avec son intervention, une victoire était non-seulement certaine, mais décisive. L'Empereur le croyait depuis vingt-quatre heures maître des Quatre-Bras : il lui envoya aussitôt l'ordre de laisser un détachement en observation sur ce point, et de rabattre en toute hâte sur Bry pour venir prendre l'ennemi à dos. Puis il attendit plein de confiance que le canon annonçât l'arrivée du maréchal.

— Si Ney exécute bien mes ordres, dit-il au général Gérard, il ne s'échappera pas un canon de l'armée prussienne.

Cependant le temps s'écoule, et Ney ne paraît pas, quoiqu'il ne soit qu'à une distance de deux lieues et demie. De nouveaux ordres lui sont envoyés : les heures se passent ; en laissant finir la journée, ou risque de perdre l'occasion de battre l'armée prussienne isolée. Vers trois heures, Napoléon se décide à commencer l'attaque.

Des deux côtés, la lutte fut acharnée ; dans les villages de Ligny et de Saint-Amand, les soldats se battirent corps à corps, à coups de crosse, à coups de baïonnette avec une fureur cruelle ; on ne faisait pas de quartier, on n'en demandait pas.

Jusqu'à six heures, l'Empereur avait tenu la garde en réserve, attendant toujours la venue de Ney, et les regards fixés vers les plaines à la gauche de Bry. Rien ne paraissait.

Cette longue attente pouvait devenir fatale ; trente mille hommes seulement luttaient contre des forces trois fois plus nombreuses. La garde reçut ordre d'entrer en ligne, et son intervention produisit l'effet accoutumé.

Les Prussiens partout culbutés se mirent en retraite dans toutes les directions, après avoir perdu vingt-cinq mille hommes et quarante pièces de canon. Blücher, renversé de cheval, courut les plus grands dangers : deux charges de cavalerie lui passèrent sur le corps pendant qu'il était étendu par terre.

Grouchy, élevé à la dignité de maréchal, fut chargé de poursuivre l'armée prussienne et de lui couper toute communication avec les Anglais. Napoléon lui avait, à cet effet, confié l'aile droite forte de trente-cinq mille hommes. Mais chaque maréchal, à son tour, devait contribuer au salut de l'ennemi. Ney, par sa lenteur, avait sauvé les Prussiens ; Grouchy, par sa maladresse, devait sauver les Anglais.

La victoire de Fleurus, quoique incomplète, éloignait les Prussiens du champ d'opérations : c'était le moment d'aborder Wellington. Après avoir poussé la droite sur les traces de Blücher, Napoléon allait combattre avec sa gauche si malheureusement engagée la veille.

Dans la nuit, Ney avait encore reçu l'ordre de renouveler à la pointe du jour l'attaque des Quatre-Bras ; Napoléon, parti de Ligny à midi, comptait arriver avec le centre au milieu de l'action.

Mais lorsqu'il atteignit les Quatre-Bras, il n'y vit qu'une arrière-

garde anglaise, qui disparut à son approche. Wellington, informé dans la nuit de la défaite des Prussiens, s'était retiré dans la direction de Bruxelles. L'Empereur occupa la position, tout étonné de ne pas voir le maréchal Ney.

Les lenteurs, les incertitudes de la veille s'étaient renouvelées ; les troupes de Ney étaient encore dans leurs bivouacs. L'Empereur, irrité, envoya directement aux chefs de corps du maréchal l'ordre d'avancer. Ils se présentèrent successivement ; Ney fut longtemps à paraître et s'excusa de son inaction sur ce qu'il croyait que Wellington était encore aux Quatre-Bras avec toute son armée.

On se mit aussitôt à la poursuite des Anglais, et vers six heures et demie, on les découvrit rangés en bataille devant la forêt de Soignies, au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes. La journée était trop avancée pour engager une action : l'attaque fut remise au lendemain.

Le rôle de Grouchy devenait maintenant d'une grande importance. D'une part, il devait contenir les Prussiens et les empêcher d'intervenir dans l'action, d'autre part, il devait accourir lui-même avec la plus grande partie de ses forces, pour prendre l'armée anglaise en flanc et seconder d'une manière efficace les efforts de l'armée impériale. On lui commandait sur la droite les mêmes manœuvres si inutilement attendues de Ney sur la gauche.

Par une dépêche expédiée à dix heures du soir, il lui fut ordonné d'occuper, par une division de sept mille hommes avec seize pièces de canon, les défilés de Saint-Lambert qui commandent toutes les communications entre Wavre et Waterloo. Ce mouvement avait pour double but de lier entre elles les deux armées françaises, et de rendre impossible la jonction des Prussiens avec les Anglais. Grouchy devait en outre, après s'être bien assuré de la position de Blücher, venir appuyer l'Empereur avec la majorité de ses troupes. S'il suit ponctuellement ces instructions, l'armée anglaise est anéantie.

Mais tandis qu'on le croyait à Wavre, à moins de cinq lieues du champ de bataille de Fleurus, il n'avait pas dépassé Gembloux, ayant fait moins de deux lieues dans sa journée. Déjà il avait perdu les traces de Blücher.

Le jour commençait à poindre lorsque l'empereur rentra à la ferme du Caillou. Il était tout satisfait de l'énorme bévue que commet-

tait Wellington ; l'idée que le mauvais temps pût l'empêcher de profiter de cette maladresse était sa seule inquiétude ; mais l'atmosphère ne tarda point à s'éclaircir ; à cinq heures on aperçut quelques rayons de ce soleil qui devait, avant de se coucher , « éclairer la perte de l'armée anglaise. »

Napoléon répondit sur-le-champ au premier rapport du maréchal Grouchy ; il lui annonça que les deux armées étaient en présence, qu'il allait livrer bataille aux Anglo-Hollandais, que lui, maréchal Grouchy, devait immédiatement exécuter l'ordre qui lui avait été envoyé la veille, hâter sa marche sur Wavre et diriger sans retard le détachement prescrit sur Saint-Lambert pour prendre part à l'action.

Il était cinq heures du matin lorsque cette dépêche fut expédiée à Grouchy. Une heure après arriva l'officier chargé du second rapport du maréchal, daté de Gembloux à dix heures du soir. Par cette dépêche, Grouchy instruisait Napoléon que l'armée prussienne s'était divisée en deux colonnes, que l'une marchait sur Wavre, que l'autre paraissait se porter sur Perwez ; qu'on pouvait en inférer qu'une partie de l'armée de Blücher allait rejoindre Wellington, tandis que l'autre gagnerait Liège ; que si la masse des ennemis se retirait sur Wavre, il la suivrait dans cette direction afin qu'ils ne pussent gagner Bruxelles, et rejoindre Wellington ; que si au contraire le gros des Prussiens marchait sur Perwez, il les ferait poursuivre dans cette direction par sa cavalerie.

Ces détails étaient positifs ; ils rassurèrent Napoléon sur la manière dont Grouchy saurait remplir sa mission ; il devait croire en effet que le maréchal, en exprimant lui-même l'opinion qu'une partie de l'armée prussienne manœuvrait pour se rallier à Wellington, ne perdrait pas de vue un instant la marche de cette colonne, qu'il la poursuivrait l'épée dans les reins, et qu'il s'opposerait de tous ses efforts à la jonction de ces deux armées, chose si essentielle à empêcher dans ce moment.

Tranquille à cet égard, l'empereur s'empressa de donner ses premières instructions pour la bataille qui allait se livrer. « L'armée ennemie est supérieure à la nôtre de près d'un tiers, dit-il aux officiers qui l'entouraient ; nous n'en avons pas moins quatre-vingt-dix chances pour nous et pas dix contre. — Sans doute, dit le maréchal Ney qui

entraîné en ce moment, si Wellington était assez simple pour attendre votre majesté ; mais je viens lui annoncer que déjà ses colonnes sont en pleine retraite ; elles disparaissent dans la forêt.

— Vous avez mal vu, lui répondit Napoléon ; il n'est plus temps ; il s'exposerait à une perte certaine ; il a jeté les dés, et ils sont à nous. » Dix minutes après, plusieurs officiers envoyés en reconnaissance vinrent en effet prévenir l'empereur que les alliés gardaient leur position de la nuit et que leurs colonnes commençaient à se déployer comme pour recevoir le choc des Français.

Il était alors environ huit heures du matin. Napoléon monta immédiatement à cheval et courut reconnaître la ligne ennemie.

L'armée anglo-hollandaise, forte de quatre-vingt-dix mille hommes, était en bataille à cheval sur les chaussées de Nivelles et de Charleroi ; elle occupait une ligne de hauteurs, formant un plateau d'environ deux mille toises, et protégée dans toute son étendue par un large ravin dont les hauteurs de Rossommes forment le côté opposé.

L'aile droite de Wellington, composée de la 1^{re} et de la 2^e division anglaise et des débris de la division brunswickoise, était à cheval sur la route de Nivelles, à cinq cents mètres en arrière de Goumont, avec son extrême droite à environ quatre cents mètres dans les terres, à la hauteur de Braine-l'Alleud : son front était protégé par le bois et le château de Goumont, situés sur la gauche de la chaussée de Nivelles, presque au fond et à l'extrémité du ravin vers cette route. Ce château, véritable poste avancé, était occupé par une partie de la garde anglaise, et défendu par une artillerie nombreuse.

Le centre, composé de la 3^e division anglaise, de la 1^{re} et de la 2^e division hollando-belge, se trouvait à cheval sur la chaussée de Charleroi, entre les fermes de Mont-Saint-Jean et de la Haye-Sainte, sur le chemin transversal qui lie sur ce point les routes de Charleroi et de Nivelles. Son front était protégé par la ferme de la Haye-Sainte, espèce de second ouvrage avancé et que les alliés avaient eu soin de retrancher dans la nuit. L'aile gauche, composée de la 5^e et de la 6^e division anglaise, et de la 3^e division hollando-belge, longeait, sur une étendue de quatre cents toises, la gauche du chemin de Wavre par Ohain, gagnait les fermes de la Papelotte et de la Haye, et de là la gauche du ruisseau le Smohain ou le Spicarn, en arrière du château de Frichefont.

L'extrémité de cette ligne était protégée par le ravin que forme dans ces lieux le lit du Spicarn et que les pluies de la nuit avaient transformé en un espèce de lac de plus de soixante mètres de large. Enfin la réserve, composée de la 4^e division anglaise, de la moitié de la garde royale et de quatre brigades de cavalerie, se trouvaient en arrière de la ferme de Mont-Saint-Jean, point d'intersection des routes de Nivelles et de Charleroi à Bruxelles.

Le reste de la cavalerie, c'est-à-dire sept brigades, se trouvaient, en trois lignes, entre le corps de bataille et les troupes de réserve. Deux cent cinquante pièces de canon, divisées en quatre batteries principales, dont une de réserve, dominaient le ravin que les Français avaient à passer pour aborder les Anglo-Hollandais, et défendaient ainsi, avec un avantage marqué, les moindres approches de la ligne de bataille de Wellington.

L'empereur eut bientôt reconnu la position, la force approximative et les points les plus faibles des ennemis. Quelques minutes lui suffirent pour improviser son plan de bataille, plan admirable qui restera éternellement comme un des prodiges de l'art, comme une de ces conceptions grandioses dont le secret n'appartient qu'aux grands génies.

Deux généraux, assis à terre, écrivirent rapidement, sous la dictée de Napoléon, l'ordre de bataille, que les aides de camp portèrent sur-le-champ à chacun des corps qui allaient participer à cette grande journée. Vingt minutes après, c'est-à-dire à neuf heures précises, toute l'armée se porta en avant sur onze colonnes. Les quatre premières de ces colonnes devaient former la première ligne, les quatre suivantes la seconde ligne, et les trois dernières la troisième ligne ou la réserve.

Les quatre colonnes de la première ligne étaient formées, la première ou celle de gauche, par la division de cavalerie légère du général Piré, la deuxième par les divisions d'infanterie des généraux Jérôme Bonaparte, Bachelu et Foy, du 2^e corps, la troisième par les quatre divisions d'infanterie du 1^{er} corps, Alix, Donzelot, Marcognet et Durutte, et la quatrième, ou la droite, par la division de cavalerie légère du général Jacquinet.

Les quatre colonnes destinées à former la seconde ligne étaient formées la première, ou celle de gauche, par les divisions de cuiras-

siers des généraux Lhéritier et Roussel-d'Herbal, formant le corps de Kellermann, la deuxième par les divisions d'infanterie des généraux Simmer et Jeannin, du corps du comte Lobau, la troisième par les divisions de cavalerie légère des généraux Domont et subervie, et la quatrième colonne par les divisions de cuirassiers des généraux Wathier-Saint-Alphonse et Delort, du corps de Milhaud.

Enfin, les trois colonnes de la troisième ligne ou de la réserve étaient formées, la première, ou celle de gauche, par la division de grenadiers à cheval et de dragons de la garde, du général Guyot, la seconde par les trois divisions d'infanterie de la jeune, de la moyenne et de la vieille garde, aux ordres des généraux Duhesme, Morand et Friant, et la troisième par la division de cavalerie légère du général Lefebvre-Desnouettes, c'est-à-dire par les chasseurs et les lanciers de la garde.

L'artillerie marchait sur les flancs des colonnes, les parcs et les ambulances à queue.

Ce fut aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* que les colonnes se portèrent en avant. La plus noble ardeur animait l'armée : l'espoir du succès était dans tous les cœurs. Les trompettes et les tambours se faisaient entendre dans toute la profondeur du terrain, tandis que la musique des divers régiments jouaient les airs patriotiques qui avaient tant de fois conduit les Français à la victoire. A neuf heures et demie, les colonnes de la première ligne arrivèrent sur le terrain où elles devaient se déployer.

Au même instant, les quatre colonnes de la seconde ligne, et les trois colonnes de la réserve couronnèrent les hauteurs intermédiaires entre Plancenoit et la Belle-Alliance. L'armée offrait dans ce moment un spectacle imposant, inconnu dans les annales militaires, spectacle que les alliés purent contempler à leur aise du haut de leur position.

Les quatre colonnes de la première ligne se déployèrent sur-le-champ, avec une précision et un ordre admirables. La cavalerie du général Piré, qui formait la gauche, se forma sur trois lignes à cheval sur la chaussée de Nivelles, à peu près à la hauteur du bois de Goumont, éclairant par son extrême gauche toute la plaine en avant de Braine-l'Alleud ; les trois divisions d'infanterie du 2^e corps se déployèrent entre la chaussée de Nivelles et celle de Charleroi, le

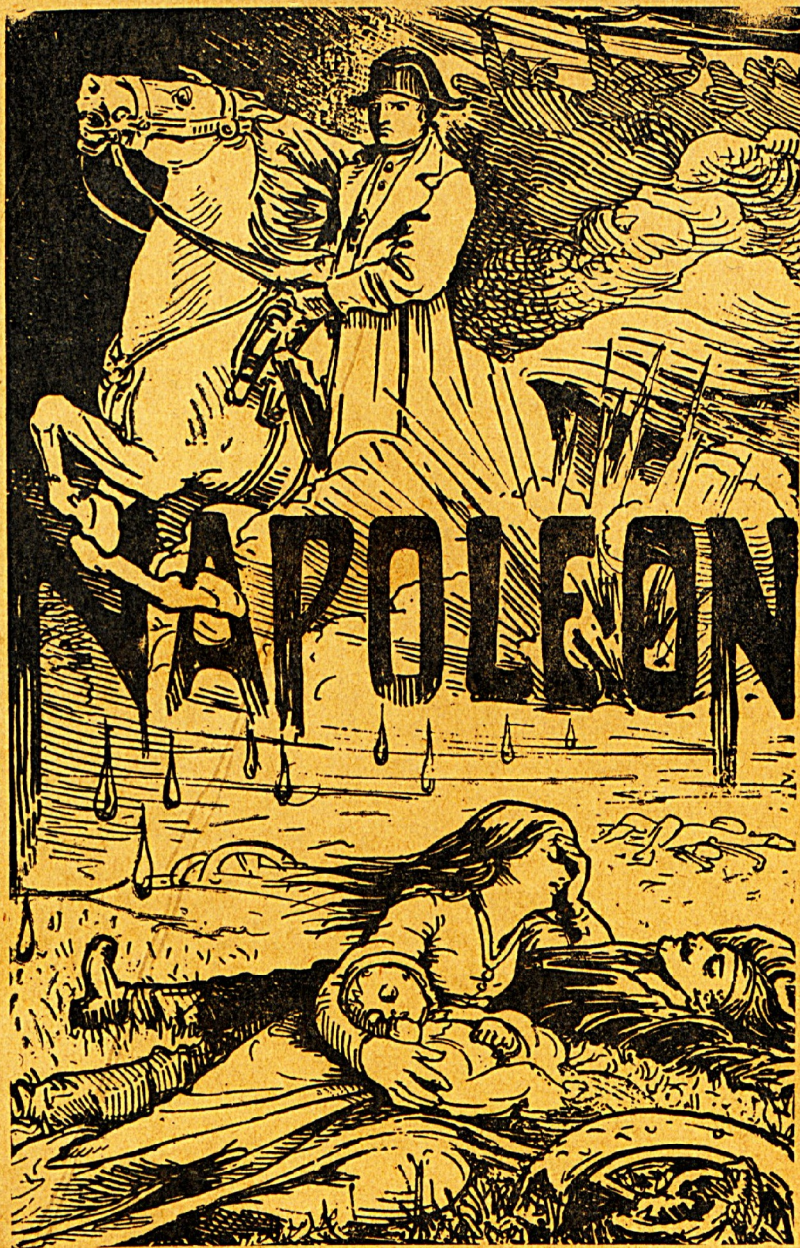


prince Jérôme en face du bois de Goumont, sa gauche appuyée vers la chaussée de Nivelles, le général Foy à sa droite, et le général Bachelu entre celui-ci et la chassée de Charleroi, la droite appuyée à la ferme de la Belle-Alliance ; chacune de ces divisions était formée sur deux lignes, à trente toises d'intervalle, avec son artillerie sur le front. Les quatre divisions de la troisième colonne appuyèrent leur gauche à la Belle-Alliance et leur droite vis-à-vis des fermes de la Papolette et de la Haye, où se trouvait l'extrême gauche de Wellington.

Chacune de ces divisions se forma également sur deux lignes, à trente toises l'une de l'autre, avec l'artillerie sur le front. Enfin, la quatrième colonne de la première ligne, c'est-à-dire la cavalerie du général Jacquinot, s'établit à la droite de la troisième colonne, moitié en bataille, moitié en colonnes serrées par escadrons, observant de ce point le hameau de Smohain, le château de Frichefont et la route d'Ohain, par laquelle devait déboucher les troupes du maréchal Grouchy.

Cette première ligne était à peine formée, que les quatre colonnes de la seconde ligne atteignirent à leur tour le point qui leur avait été assigné par l'empereur et qu'elles se déployèrent avec la même activité. Les deux divisions de cuirassiers du général Kellermann,

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS